



FRATERNITÉ, CONTE FANTASTIQUE

ENTRETIEN AVEC CAROLINE GUIELA NGUYEN

Après le succès de *Saigon*, vous revenez à la scène et à l'écran, dans le cadre d'un cycle de créations intitulé *Fraternité*. La première œuvre est un court-métrage réalisé avec les détenus de la maison centrale d'Arles. Pourquoi? Et quels rapports entretient-elle avec la seconde, un spectacle, que vous présentez aujourd'hui à La FabricA du Festival d'Avignon?

Caroline Guiela Nguyen: J'avais envie de pouvoir explorer sur un temps long le sujet de la fraternité avec des équipes différentes et de le déployer dans plusieurs pays européens. Le premier volet de ce cycle, *Les Engloutis*, est un film tourné en 2020 à la maison centrale d'Arles où je travaille depuis près de huit ans, avec des gens qui purgent de longues peines. J'ai toujours eu envie de faire entrer une caméra dans ce lieu clos, presque interdit, caché des regards. Avec eux, j'ai souhaité imaginer un conte et investir le champ du fantastique. Le point de départ du film vient de ce que m'a raconté un détenu après avoir revu sa fille qu'il avait quittée enfant et retrouvait, quatre ans plus tard au parloir, jeune femme. Il m'a confié ne pas avoir pu la reconnaître pleinement. Son cerveau résistait parce que bouleversé par la vision d'un temps dont il avait été exclu. Ce que l'on peut raconter avec ces hommes, c'est la question du temps. D'une certaine manière, ils en sont experts. Je voulais qu'ils puissent raconter ce temps si particulier qu'ils vivent et comment ils le vivent. L'histoire du court-métrage est simple: après avoir disparu quarante ans, des gens retournent chez eux. Une administration leur livre les messages adressés par leurs proches en leur absence et ils se retrouvent confrontés aux archives de leur vie, dont ils ont été extraits, exclus. *Fraternité, Conte fantastique*, le spectacle que nous présentons au Festival d'Avignon, pose cette fois-ci la question du temps sous l'angle de ceux qui attendent et non plus de ceux qui reviennent. Les personnages sont les survivants d'une catastrophe qui a fait disparaître leurs proches. Nous les observons au fil des ans, des décennies, se retrouvant dans un centre de soin et de consolation, comblant ou tentant de combler un vide qui habite désormais le cœur de leurs vies.

Pouvez-vous revenir sur vos inspirations, vos sources, votre équipe singulière, mais aussi la notion de lieu très importante dans votre travail? Comment tous ces éléments ont-ils produit du fantastique?

Pour imaginer *FRATERNITÉ, Conte fantastique*, j'ai donné à l'équipe un texte sans dialogue, dans lequel je raconte le spectacle d'un point de vue littéraire et esthétique. Ce récit originel a été ensuite mis à l'œuvre avec les comédiens, le scénographe, le costumier, le créateur sonore, lors d'improvisations et de temps de recherches. La pièce s'est donc écrite à travers ces échanges. Au départ, nous n'en connaissons que les grandes arches narratives: la période, la durée, et surtout le lieu. C'est en réalité ce lieu, qui est un centre de soin et de consolation, qui a structuré le projet, a guidé sa construction et sa distribution. Il s'inspire des centres sociaux que nous avons visités, de leurs fonctionnements, de leurs missions, des activités concrètes qui s'y déroulent, des hommes et femmes qui s'y retrouvent parce qu'ils ont besoin d'aide pour trouver des réponses aux événements qu'ils traversent. Il me permet également de montrer les personnes qui y travaillent. Des travailleurs qui se demandent comment accompagner et soigner des hommes et des femmes qui ne partagent pas un même système référentiel et cognitif. Trouver des outils de soin sans imposer une pensée dominante présuppose d'être capable de valider la réalité d'autrui comme telle. L'autre aspect fondamental a été de trouver les visages qui porteraient ces récits au plateau. Dès le départ du projet, j'ai eu envie que le personnage principal de *FRATERNITÉ, Conte fantastique* soit le groupe et c'est pourquoi nous avons mis deux ans à réunir cette équipe d'acteurs professionnels et non professionnels composée de personnalités diverses qui ont entre 21 et 82 ans et qui font parler le spectacle en plusieurs langues. Nous les avons rencontrés au fil de nos déplacements et ils amènent au plateau des manières singulières et uniques de mettre en œuvre le récit. Les personnages de la pièce sont à l'image de la diversité des personnes que j'ai rencontrées en termes d'âge, de langue, de culture.

Ce qui est fantastique, c'est d'avoir réuni tous ces corps sur une scène, pour partir dans une fiction elle-même fantastique! Alors que très souvent, un comédien, par son corps mais aussi par le rôle qui lui est distribué, est assigné à un certain réel, je souhaitais ici que la fiction puisse pleinement s'incarner dans chacun de ces corps, individuellement comme collectivement. C'est lié au fait que, pour nous, imaginer l'avenir n'est pas du tout synonyme de dystopie. Au contraire. Nous voulons porter l'idée d'un futur comme un espace-temps, où le soin, la réparation, et l'accueil de l'autre dans toute son altérité deviennent possibles, et permettent de maintenir en vie une société profondément blessée, amputée, modifiée.

Aujourd'hui et après plusieurs mois de travail en immersion, comment définiriez-vous la fraternité ?

Pour moi, la fraternité est un élan qui lance un regard depuis le présent, vers le passé et vers l'avenir. Il s'agit de reconnaître l'autre comme un frère, sans hésitation, et agir avec lui, pour lui, parce que nous faisons partie de la même communauté humaine. Dans la pièce, elle s'incarne à travers le parcours de personnages qui cherchent à construire un avenir commun avec leurs invisibles. Ils traduisent l'étendue du sens symbolique et concret du mot *fraternité*. Mais la fraternité s'incarne aussi dans la vie, et c'est ce que j'ai appris des gens que j'ai rencontrés au cours de mes différentes immersions préparatoires à l'écriture: de Cristina Cattaneo, médecin légiste italienne, qui alerte sur l'importance d'identifier les corps de migrants noyés en Méditerranée, jusqu'aux équipes du Bureau de Rétablissement des liens familiaux, à la Croix-Rouge, qui proposent à des personnes ayant perdu quelqu'un de cher de retrouver sa trace, au nom du droit de chaque être humain à être proche de ceux qu'il aime. C'est d'ailleurs ce même droit qui fait qu'un détenu peut maintenir le lien avec sa famille avec les visites au parloir, par exemple. Le lien affectif est un élément central et nécessaire à toute vie humaine. Je repense à ces deux sœurs qui avaient été séparées pendant la seconde guerre mondiale. Soixante ans plus tard, alors qu'elles étaient âgées de 80 ans, le Bureau de Rétablissement des liens les a rappelées. Durant toutes ces décennies, leur dossier n'avait jamais été clôturé, juste suspendu dans l'espoir d'informations à venir. La fraternité peut toujours advenir, même après cinq cents ans... C'est pour cela qu'aujourd'hui, Cristina Cattaneo recherche aussi bien l'identité d'un homme récemment échoué en mer que celle d'un homme dont le décès a eu lieu au XVIII^e siècle... Le temps ne guérit pas les blessures mais il permet qu'un jour on parvienne à les réparer. Je crois que c'est cela pour moi la fraternité, cet élan qui nous invite à réparer maintenant pour hier et demain.

Propos recueillis par Francis Cossu en janvier 2021